

8 Décembre

Les choses vont de mal en pis.

M. Borgel se présente le matin pour apporter les listes demandées.

Le colonel le reçoit avec sa morgue habituelle, ne prête aucune attention aux papiers qui lui sont remis et donne impérativement l'ordre de lui présenter les 3.000 travailleurs équipés de pelles et de pioches le lendemain 9 Décembre à 7 heures, à la caserne Foch.

Cette fois c'est la catastrophe.

Comment un comité de bienfaisance pourra-t-il dans un délai si court, convoquer 3.000 hommes, les équiper, les vêtir ?

De quels moyens dispose-t-il pour les convaincre ou pour les contraindre à s'exécuter ?

Et, par-dessus tout, dans quelle horrible position vont se trouver les dirigeants, obligés de conduire eux-mêmes leurs jeunes gens vers un servage aussi pénible ?

Le colonel est catégorique. Si la population ne s'exécute pas, il fera fusiller des otages, et ses S. S. procéderont eux-mêmes au recrutement.

C'est un pogrome en perspective.

Le Président rentre consterné.

Que faut-il faire ? On discute, on s'affole, on envisage toutes les solutions, même les plus désespérées.

Au début de l'après-midi, des hommes de bonne volonté parcourent les quartiers juifs en invitant les jeunes gens sans charge de famille à se dévouer pour le salut de la collectivité.

On promet aux volontaires un salaire de cent francs par jour et on les invite à s'inscrire à la Grande Synagogue.

Cent vingt travailleurs se présentent. Résultat dérisoire mais il fallait s'y attendre.

Dans le courant de l'après-midi je me rends à la Communauté.

L'anxiété se lit sur tous les visages. Des événements tragiques se préparent.

On me met au courant.

Je provoque aussitôt une réunion du Conseil.

Il y a deux solutions possibles.

La première, la résistance. On ne fait rien, on s'abstient et on attend.

C'est héroïque, mais absolument vain.

Il est évident qu'après avoir emprisonné et peut-être fusillé des otages, les S.S. ne s'en tiendront pas là et procéderont eux-mêmes à une râfle imposante et barbare

Ils l'ont fait à Varsovie, ils l'ont fait à Paris.

On peut dissimuler quelques fils de bourgeois qui s'éparpilleront dans des propriétés ou chez des amis.

Mais que deviendra notre Ghetto surpeuplé et dans lequel on vit au jour le jour.

Et, pour parler franc, notre population de boutiquiers et d'artisans n'est pas suffisamment aguerrie pour se disséminer dans les campagnes et faire la guérilla.

Il faut donc plier. Il faut tenir jusqu'à la libération qui, sans doute, ne se fera pas attendre.

Mais pourquoi devons-nous accepter de faire nous-même une pareille besogne ?

Les Boches ont proclamé en débarquant qu'ils n'occupaient le pays que militairement, pour le « protéger ».

Nous sommes donc encore sous la souveraineté du Bey et la protection de la France. Il appartient à nos gouvernants de prendre leurs responsabilités et de donner eux-mêmes les ordres nécessaires.

Aussitôt deux délégations sont formées. L'une se rend auprès du Bey, l'autre demande une audience urgente au Résident Général.

Elles reviennent toutes deux sans résultat. Quel-

ques paroles d'encouragement, une exhortation paternelle à la résignation et c'est tout.

Nous sommes seuls en face du monstre.

Le Résident Général a bien voulu consentir à solliciter un délai de 24 heures. La réponse parviendra dans la nuit.

Nuit blanche. Où dormira-t-on demain ?

9 Décembre

Journée cruciale. Ça va barder.

Je me rends à sept heures à la Communauté.

M. Borgel rend compte que le délai a été catégoriquement refusé.

L'heure fixée pour la présentation des hommes est passée. Il y a 120 travailleurs au lieu de 3.000 à la Caserne Foch.

Le Président doit se trouver à huit heures à la Kommandantur. Son sort est inquiétant.

Il est prêt à s'y rendre mais il demande à être accompagné. Il a plus de 70 ans et il ne veut pas assumer seul de telles responsabilités.

Un lourd silence. Personne ne se décide.

— « Je viens avec vous ».

C'est moi qui ai prononcé ces paroles.

Je m'étais pourtant promis de ne plus tenter d'aventure, de rester au chevet de ma femme, de veiller sur mes petits.

La phrase est lancée, il faut y aller.

Ajuste ta lance, Don Quichotte, et pars devant.

* * *

Dans l'Avenue de Paris on voit circuler des S. S. avec la mitrailleuse en collier.

Quel est mon plan ? J'avoue que je n'en sais rien.

Je n'ai pour l'instant qu'un seul but. Me raidir et ne pas donner le spectacle d'un Juif qui tremble.